

*John Toland (1670-1722)*

## *L'étoile flamboyante des Lumières*

Par Antoine Peillon

*J'appelle aujourd'hui à témoin devant vous les cieux et la terre :  
j'ai placé devant toi la vie et la mort, le bonheur et la malédiction.  
Choisis la vie !, et tu vivras, toi et ta descendance.*

Nitsavim (*Tous debout*) / Deutéronome, XXX, 19

*Le libre arbitre est de soi la chose la plus noble qui puisse être en nous, d'autant qu'il nous rend en quelque façon pareils à Dieu et semble nous exempter de lui être sujets, et que par conséquent, son bon usage est le plus grand de tous nos biens, il est aussi celui qui est le plus proprement nôtre et qui nous importe le plus, d'où il suit que ce n'est que de lui que nos plus grands contentements peuvent procéder.*

Lettre de Descartes à Christine de Suède, 20 novembre 1647

*Car ce qui évolue, ce n'est pas la matière, confondue avec l'énergie dans une même permanence. C'est l'organisation, l'unité d'émergence toujours capable de s'unir à ses pareilles pour s'intégrer en un système qui la domine. Sans cette propriété, l'univers ne serait que fadeur : un océan de grains identiques, inertes, s'ignorant les uns les autres...*

François Jacob, *La Logique du vivant*, Gallimard, 1970

### I / Renaissance

**L**a rumeur court chez certains Illuminés : John Toland fut la réincarnation de Zoroastre, de Pythagore, de Moïse, de Lao-Tseu, de Jésus le Nazaréen ou de l'Enchanteur Merlin, voire de Giordano Bruno et de Descartes. Quant à Spinoza, s'il n'était pas mort en février 1677, sept ans après la naissance de notre homme, il aurait fait aussi un parfait antécédent par métempsychose... En aval de cette généalogie héroïque, les mêmes cherchent des successeurs dignes de ces « grands initiés » : Kant ? Trop triste ! Auguste Comte ? Trop long ! Marx ? Trop prosaïque ! Nietzsche ? Pourquoi pas, mais trop fou ! Bergson ? Trop bourgeois ! Heidegger ? Trop vert-de-gris ! Einstein ? Ah, Einstein, cela pourrait encore se discuter. Quant aux éclairés Voltaire, d'Holbach et Diderot, comptons-les plutôt parmi les disciples, les petits frères.

Mage, philosophe, aventurier, cosmopolite certainement, franc-maçon sans doute, et grand druide de toute façon... : l'auteur du *Pantheisticon* avait, il est vrai, tous les attributs du *génie*, dans tous les sens du terme. Des géants de cette trempe, les siècles sont certes jaloux, mais l'Histoire est parfois bien oublieuse ! « Toland ? Bien oublié, Toland ! Cependant, ce fut un philosophe dangereux pour son époque... », s'exclame Albert Lantoin, en ouverture de sa formidable étude du philosophe panthéiste (1).

Alors, amie lectrice, ami lecteur, buvons à la renaissance de John Toland, *alias* Janus Junius Eoganesio ! Et demandons, tout d'abord, que ce soit « à petits coups ». Car, depuis peu, en France, grâce à la passion érudite de quelques universitaires (2), les œuvres du libre penseur tombent comme à Gravelotte, et ce n'est que justice :

- Les *Raisons de naturaliser les Juifs*, publiées en 1714, présentées et traduites pour la première fois en français par Pierre Lurbe, aux PUF, en 1998 ;
- le *Clidophorus*, ou *Porte-clefs*, élégamment présenté et traduit de l'anglais par Tristan Dagron, aux éditions Allia, en 2002 ;
- la *Constitution primitive de l'église chrétienne*, publiée dans sa version anglaise originale posthume de 1726, présentée et traduite par Laurent Jaffro, chez Honoré Champion, en 2003 ;
- les *Lettres à Serena et autres textes*, écrits en Allemagne en 1701-1702, édités par Tristan Dagron, chez Honoré Champion, en 2004 ;
- le *Christianisme sans mystères*, publié en 1695 (3), remarquablement édité par Tristan Dagron encore, chez Honoré Champion, en 2005 ;
- les *Dissertations diverses*, enfin, manuscrits de 1710 édités par Lia Mannarino, toujours chez Honoré Champion, en 2005.

Il ne manquait, jusqu'ici, que le *Pantheisticon* (1720), qualifié pourtant par tous les connaisseurs d'œuvre « maîtresse » du philosophe d'origine irlandaise. Une « édition critique » de ce livre mythique est certes attendue, chez Honoré Champion, mais elle tarde à venir...

Je suis donc heureux de proposer au public la découverte de ce texte fabuleux, bréviaire d'une philosophie vitaliste (4) qui explosa en plein cœur de « la crise de la conscience européenne » (5), sema les idéaux joints de liberté, d'égalité et de fraternité aux quatre vents de l'Europe des Lumières (6), inspira les audaces les plus révolutionnaires aux Voltaire, d'Holbach et Diderot, transfusa dans les veines un peu desséchées du vieil Occident chrétien et féodal une vénération cosmique de la Nature ainsi qu'une exigence démocratique de République, sang neuf que les Emerson et Thoreau apportèrent, plus tard, au Nouveau Monde.

## II / Brumes irlandaises. Lumières écossaises

**J**ohn Toland serait né le 30 novembre 1669 (7), ou en 1670, voire un an plus tard, selon ses différents biographes, à Clonmany, ou Ardagh, dans la péninsule d'Inishowen, comté de Donegal, au nord-ouest de l'Irlande. Ses parents sont catholiques, sans doute. Sa langue maternelle est le gaélique, à n'en pas douter. Son patronyme authentique serait U Thuathallain (Toland étant une anglicisation) et son prénom Sean. Ses prénoms de

baptême, en latin, sont Joannes Eugenius. Il semble être le rejeton d'une famille d'érudits, ou de petite noblesse, ou il est le bâtard d'un prêtre...

Enfant, il aurait été berger. À seize ans - est-ce l'effet de ses méditations dans la nature ? -, il se convertit au protestantisme anglican, ce qui commence d'être plus certain. Il suit, dès lors, des études à Redcastle (comté de Donegal), part pour l'Écosse, en 1687. Aux temps de la Glorieuse Révolution (22 décembre 1688), qui instaure la monarchie parlementaire en Angleterre, il est étudiant au *Glasgow College*. À partir de là, la vie du jeune homme bascule dans un tourbillon de voyages et de rencontres.

Un an plus tard, Toland est à l'Université d'Édimbourg, où il est élevé au titre de *Master of Arts*, le 30 juin 1690, et où il est aussi, certainement, initié à la franc-maçonnerie. Geneviève Brykman note, sans développer outre mesure : « L'intérêt de Toland pour les sociétés secrètes daterait du séjour à Édimbourg. » (8) À cette époque, l'Écosse compte déjà une vingtaine de loges maçonniques, dont la très renommée *Mary's Chapel*, à Édimbourg. La sociabilité initiatique écossaise, qui se développe entre la fin de la Renaissance et le début du siècle des Lumières, réalise aux yeux de Toland, mieux que tout autre *commerce* - au sens de Montaigne (9) -, « la volonté d'unir les hommes de toutes conditions » (10), ainsi qu'un « riche brassage » idéologique que l'historien David Stevenson résume ainsi : « Chercher à échapper au conflit religieux à travers la mystique hermétique et l'excitation rosicrucienne, tourna à l'acceptation de certaines idées panthéistes et déistes. Les quêtes alchimique et hermétique cédèrent la place aux sciences modernes et au mouvement newtonien... » (11)

### III / Le tremplin hollandais

**E**n automne 1692, c'est le départ décisif du jeune lettré pour la Hollande, Leyde et Utrecht, afin d'enrichir ses connaissances. Fréquentant Jean Le Clerc, l'auteur du bientôt célèbre *Ars critica* (1697), Friedrich Spanheim, Pierre Bayle et autres exégètes humanistes et réformés, Toland travaille selon la méthode dite « critique » sur la Bible et, surtout, lit avec passion les œuvres de Spinoza (12), se familiarise avec la philosophie de John Locke, apprécie les libertés du régime républicain, y noue de précieux contacts libertins, républicains, voire maçonniques (13)... Dès lors, il est « ivre de raison », selon la belle formule de Paul Hazard.

De retour en Angleterre, Toland s'installe rapidement à Oxford, en janvier 1694, où il fréquente surtout l'*Ashmolean Museum* (14) ainsi que la *Bodleian Library*. Il y rencontre John Aubrey, premier archéologue universitaire, découvreur de la civilisation celtique, familier du site mégalithique de Stonehenge, membre d'un « bosquet » druidique d'Oxford, le *Mount Haemus*... L'Irlandais multiplie ses découvertes intellectuelles, dans les bibliothèques parmi les plus riches d'Occident. Il commence, aussi, à se laisser aller à quelques provocations anticléricales dans les tavernes. En 1695, le voici à Londres, à nouveau, où il fait partie des compagnons de John Locke (15) et où il échange, principalement, avec son ami Shaftesbury. C'est à la fin de cette même année, que le maître *es Arts* publie son fracassant *Christianity not Mysteriorious*, sortant très vite de l'anonymat et récoltant une multitude de réfutations plus ou moins menaçantes. On peut dater de ce moment le commencement de la grande querelle anglaise sur le déisme.

## IV / L'hérétique

**D**épassant radicalement Locke et son *Christianisme raisonnable* (1695), qui situe la révélation hors de portée pour la raison, le brûlot de Toland affirme que les croyances doivent être soumises au jugement rationnel (16). Mieux encore, l'Irlandais explique comment, selon lui, Jésus le Nazaréen prophétisa la véritable religion philosophique, exempte de mystères, de magie et surtout de prêtres au service des dominateurs (17).

Cette thèse rationaliste et anticléricale sera développée par Toland, dans son *Nazarenus* (1718 ; partiellement traduit et publié par le baron d'Holbach, en 1767) et sa *Constitution primitive de l'Église chrétienne* (publication posthume de 1726). Le *Christianisme sans mystères* est un *best-seller* européen : de 1696, date de sa parution, à 1760, on compte pas moins de cinquante-quatre réfutations !

En 1697, Toland – qui est le premier philosophe à mériter l'étiquette de *free-thinker*, « libre penseur, de bonne foi et savant » (18)- retourne, fugitivement, au bercail. Il est reçu à Dublin, sur recommandation de Locke, chez Sir Thomas Molyneux, mathématicien et franc-maçon bibliophile. Mais, rapidement, celui-ci est effrayé par les provocations de son protégé, notamment dans les tavernes. Excédé autant qu'inquiet, il écrit à son ami Locke : « M. Toland est enfin contraint d'abandonner le royaume. Ce pauvre homme, par sa conduite imprudente, a excité contre lui un soulèvement si universel, qu'il était même dangereux d'être connu pour lui avoir parlé une seule fois. Ceci a fait que toutes les personnes qui ont quelque réputation à garder évitaient sa rencontre, de sorte que sur la fin il a manqué de pain, à ce qu'on m'a dit, et que personne ne voulait le recevoir à sa table. La petite bourse qu'il avait apportée ici étant épuisée, j'ai appris aussi qu'il s'était vu réduit à emprunter du tiers et du quart jusqu'à une pièce de trente sols, et qu'il n'a pu payer ni sa perruque, ni ses habits, ni sa chambre. Enfin, pour comble de malheur, le Parlement est tombé sur son livre, a ordonné qu'il serait brûlé par la main du bourreau... Sur quoi il s'est sauvé d'ici, et personne ne sait de quel côté il a pris sa route... » En fait, Toland a déjà rejoint Londres.

C'est donc à partir de cette époque que la réputation d'hérétique commence à coller à la peau du philosophe philologue. Le *Christianisme sans mystères* est effectivement condamné à être brûlé, en 1697. Cette mise à l'index dangereuse (Toland échappa de peu, en 1700 encore, aux plus graves ennuis judiciaires) le détermine certainement à s'engager plus avant en politique, professant des opinions *whig* et républicaines (19), mais coopérant avec Robert Harley, chef du *country party*, puis du parti *tory* (20). Durant ces années de première maturité, l'auteur du *Christianisme sans mystères* édite et réédite les meilleurs textes de la philosophie républicaine anglaise, en les expurgeant de tout fanatisme puritain : en 1698, ce sont les *Discourses concerning Government* de Sidney, exécuté en 1683 pour avoir comploté contre Charles II (lors du *Rye House Plot*) ; la même année, se succèdent aussi une *Vie de John Milton* et les *Mémoires d'Edmund Ludlow* ; en 1700, voici l'*Oceana* de James Harrington, publié une première fois en 1656, dès lors lesté d'une importante biographie de l'ennemi des tyrans (21)...

## V / Radicalisme

**E**n 1701, nouveau coup d'éclat : John Toland livre son *Anglia Libera*, dans lequel il idéalise la Glorieuse Révolution et se déclare « le partisan décidé de la maison hanovrienne » et de l'*Act of Settlement* (22), relève Paul Hazard qui précise son propos : « Que l'Angleterre ne risque pas de retomber sous le joug papiste !, qu'elle sauvegarde sa liberté politique, le plus précieux de tous les biens ! Une telle production ne fut pas pour déplaire à la maison de Hanovre, comme on pense. John Toland devint un agent politique à la solde du gouvernement. Souvent il partait, chargé de missions secrètes à l'étranger ; on le vit à Berlin, à Hanovre, à Düsseldorf, à Vienne, à Prague, à La Haye. Sophie-Charlotte, reine de Prusse, la même qui demandait à Leibniz l'explication suprême des choses, interrogea ce bizarre personnage sur sa philosophie ; elle provoqua des controverses entre les savants et les exégètes qui l'entouraient, et lui. » (23) Dans sa remarquable présentation du *Clidophorus* (éditions Allia, 2002), Tristan Dagron note aussi : « Le rôle diplomatique de Toland à Hanovre et à Berlin reste un peu obscur. » Et Geneviève Brykman souligne : « Ce voyage (en Allemagne) est le premier d'une longue série de périple en Europe continentale (Berlin, Vienne, Prague, Amsterdam), périple qui laissent perplexe quant aux fonctions précises de Toland. » (24)

Depuis sa *Vie de John Milton* (1698) jusqu'aux plus tardifs *The Memorial of the State of England* (1705) ou *The State-Anatomy of Great Britain* (1717), les nombreux ouvrages politiques de Toland n'ont de cesse d'exiger l'absolue tolérance, sans presque aucune exclusive (catholiques mis à part), débordant ainsi, une fois encore, son ami Locke, lequel ne concevait l'exercice de cette vertu qu'entre protestants (25). Le panthéiste républicain ira même jusqu'à proposer, en 1714, la « naturalisation » des Juifs, c'est-à-dire l'octroi de la pleine citoyenneté pour ces damnés de la Chrétienté, et ce bien plus radicalement que ne le fera le fameux abbé Grégoire dans son essai de 1788 (26), trois-quarts de siècle plus tard.

Ses essais préconisent, aussi, la liberté de conscience, celle de la presse, celle du commerce, l'opposition au tyran et l'avènement de la royauté démocratique, parlementaire, plus républicaine que certaines Républiques. La Liberté en est bien le motif essentiel. Leur influence fut considérable dans toute l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne, entre autres, le parcours du comte italien Alberto Radicati di Passerano, auteur d'une matérialiste *Philosophical Dissertation on Death* (Londres, 1732) qui déclencha un immense scandale (27). De ce point de vue, l'œuvre de Toland constitue bien la racine idéologique primordiale des « Lumières radicales » si bien étudiées par Margaret C. Jacob (28) et Jonathan I. Israel (29).

## VI / L'Univers infini

**N**e se laissant pas enfermer dans la seule aventure politique, le philosophe irlandais lance ouvertement, en 1705, une nouvelle bombe : le « panthéisme ». En effet, c'est

dans un texte bref de Toland, *Socinianism Truly Stated, by a pantheist*, que le concept apparaît pour la première fois en anglais, sans doute en écho à son premier usage, en latin, par le mathématicien newtonien Joseph Raphson (1648-1715), disciple du théosophe Henry More, de Cambridge (30), membre de la *Royal Society* depuis 1691, qui, dans son *De Spatio Reali* (1697), mobilise les traditions stoïcienne et kabbalistique, ainsi que Giordano Bruno (qu'il ne cite pas !) et Spinoza (31). Dans son livre de 1705, dès la septième page, John Toland ne craint pas de se découvrir : « Les Panthéistes, au nombre desquels j'avoue me compter... »

Déjà, en 1704, dans la cinquième de ses *Lettres à Serena*, écrite « pour prouver que le mouvement est essentiel à la matière... », et s'appuyant plus sur Giordano Bruno que sur Spinoza, le correspondant de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, protectrice et disciple de Leibniz, expose une philosophie naturelle où le « mouvement » perpétuel et universel du monde n'est qu'une qualité essentielle de la matière, se passant alors de tout principe spirituel d'animation et niant toute spécificité humaine... Ces idées suscitent l'antipathie de Leibniz, et c'est sans doute à une question indiscreète du philosophe allemand que l'Irlandais aurait répondu (32) : « Le Ciel est mon père, la Terre est ma mère, le Monde est ma patrie et tous les hommes sont mes parents. » (*Pantheisticon*, Partie I, fin du chap. VIII)

Plusieurs historiens ont insisté sur l'influence majeure de Giordano Bruno (33) - né à Nola en 1548, brûlé vif au *Campo dei Fiori* (Rome) le 17 février 1600 - sur Toland, puis, grâce à lui, sur toute l'Europe des Lumières (34). Le 4 octobre 1698, le philosophe irlandais a le bonheur d'acheter, lors de la vente aux enchères de la bibliothèque du médecin Francis Bernard, un volume relié réunissant plusieurs livres de Bruno : le *Spacio*, la *Cena*, le *De l'infinito* et la *Causa*. Il semble, par ailleurs, que le libre penseur a possédé aussi la fameuse « trilogie de Francfort », c'est-à-dire le *De monade*, le *De triplici minimo* et le *De immenso et innumerabilibus*. De Bruno, Toland retient le rejet des superstitions, mais surtout l'idée d'un univers infini, tant par l'extension de sa matière que par la pluralité innombrable des mondes, même s'il donne au cosmos une tonalité matérialiste et une éternité que le Nolain aurait totalement récusées.

Les huit propriétés principales que Toland reconnaît à l'univers, dans sa cinquième des *Lettres à Serena*, à savoir qu'il est « immuable, indivisible, infigurable, immense, qu'il englobe tout, qu'il pénètre tout, qu'il est Un, qu'il est le lieu de toutes choses, et qu'il est homogène », sont reprises exactement du *De Spatio Reali* de Raphson. Or, Raphson a lui-même considérablement emprunté, sans l'avouer, au *De immenso* de Bruno...

Mais, dans le *Pantheisticon*, la cosmologie de l'Irlandais prend une nouvelle dimension. S'affranchissant des atomistes antiques, Démocrite, Épicure et Lucrèce, Toland convoque, en digne héritier des hermétistes de la Renaissance (Ficin...), la *prisca philosophia*, la philosophie originelle des Égyptiens, telle que relayée à travers les siècles par Pythagore et Copernic : « Les Panthéistes suivent l'astronomie de Pythagore, ou plutôt celle des Égyptiens, et, pour parler selon les modernes, celle de Copernic... » (Partie I : « Des sociétés de savants... », chap. IX)

## VII / Sagesses secrètes

**L**a dimension ésotérique de cette « physique » est évidente. Par la « coïncidence des extrêmes », qui n'est pas sans rappeler l'enseignement alchimique de la *Table*

*d'émeraude* ou le *yin-yang* des Transformations taoïstes (Yi King), par l'invocation insistante des « Égyptiens » (Partie I, chap. XI) et, surtout, par la déclaration de la divinité du Un-le-Tout, de l'*En To Pan* des alchimistes grecs, Toland ouvre la triple voie de la sagesse : vérité, liberté, santé ! Et par la connaissance joyeuse de la permanence éternelle de l'Être, son panthéisme délivre de la crainte de la mort, ce recommencement de la vie, et exige la science (35).

Dès 1706, Toland revient à la charge, dans ses *Origines Judaicae*, livre d'exégète, où il entend restaurer la « religion raisonnable, dépourvue de superstition », de Moïse - c'est-à-dire le « panthéisme » -, selon laquelle « aucune divinité n'est distincte de la matière ». Pour le porteur des Tables de la Loi, « le Dieu unique est la Nature elle-même, c'est-à-dire la totalité des choses » et sa « philosophie naturelle » est la même que celle des antiques « physiciens », tout d'abord égyptiens, puis grecs !

En 1710, dans une lettre à Leibniz, Toland précise encore que le « Panthéiste croit que rien n'est éternel, sauf l'Univers ». Cette métaphysique naturaliste est bien une religion (36), puisqu'elle enseigne immédiatement, dès 1706, une éthique. Tristan Dagron l'a très bien vu, qui écrit : « Le panthéiste enseigne une entière indifférence à l'égard des disputes qui déchirent le monde religieux, étant également étranger à toutes les sectes. (...) En définissant le panthéiste par son indifférence à l'égard de la multiplicité des opinions et des sectes religieuses, par sa réserve à l'égard de tout dogme, Toland n'entend pas, en effet, déplorer l'inaccessibilité du vrai ou du divin qui se déroberait à l'intelligence humaine : il propose seulement de dissoudre l'objet absolu dans l'irréductible multiplicité de ses aspects ou de ses figures. Dire alors que la nature est divine ou que le monde est plein de divinité, cela signifie bien que la vérité doit cesser d'être un problème pour laisser place à la variété de ses modes ou degrés de vraisemblance. » (37)

Il est important de noter aussi qu'un panthéisme populaire a certainement existé, en Angleterre, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, lié à des positions politiques radicales, comme celle du philosophe *leveller* et *digger* Gerrard Winstanley (38) qui, affirmant que Dieu est partout, donc en chaque homme, rejetait l'autorité de l'Église et de l'État. Cette époque révolutionnaire est judicieusement qualifiée de « *vitalist moment* » par l'historien John Rogers (39)...

On imagine combien une telle posture de tolérance absolue obligea Toland, tout comme nombre de ses amis libres-penseurs, déistes, ou matérialistes, ou panthéistes et républicains - on pense, notamment à Shaftesbury (40)-, à vivre pleinement sa philosophie en ésotériste, dans les cercles fermés des fraternités (ou « sodalités ») socratiques - dont le *Pantheisticon* révèle la philosophie et le rituel -, des « bosquets » druidiques et des loges maçonniques. Il s'y montra très inspiré par l'épicurisme, notamment celui de Saint-Évremond (1613-1703), libertin érudit et libre penseur, exilé en Angleterre, qui vouait un culte particulier à l'amitié et à la tolérance (41). Les associés socratiques, mis en scène dans le *Pantheisticon*, banquettent et philosophent tout à la fois, comme le faisaient les disciples d'Épicure, et leur sagesse relève en réalité plus du « quadruple remède » (*tetrapharmakos*) enseigné au Jardin que du stoïcisme : « Il n'y a rien à craindre des dieux ; il n'y a rien à craindre de la mort ; on peut atteindre le bonheur ; on peut supporter la douleur. »

## VIII / Druides pythagoriciens

Épicure ! Toland a vivement ressuscité l'essentiel de son heureuse philosophie lors de la rédaction testamentaire du *Pantheisticon*. Sa physique, qui évacue l'idée de la moindre divinité créatrice de l'Univers, finit par postuler une composition corpusculaire de la matière. Sa condamnation de la religion révélée est générée par son horreur de la superstition. Son engagement dans les « sociétés secrètes » ne vise pas à cultiver une quelconque amitié élitiste des sages, aussi plaisante soit elle, mais bien à travailler sans entraves « au salut de la République et au bien commun du genre humain » (*Pantheisticon*, Partie III, « Petite dissertation de la double philosophie », chap. III) (42).

Toland cultive donc l'ésotérisme, en sûre compagnie, pour construire une humanité meilleure et plus éclairée. Le *Pantheisticon* fait d'ailleurs référence, en plusieurs occasions, à des *Esoterica* dont aucune autre trace n'est connue. Sur ce point, il est aujourd'hui nécessaire d'être particulièrement précis. Pour notre philosophe et les francs-maçons panthéistes ou druides du XVIII<sup>e</sup> siècle, la philosophie ésotérique ou hermétique est, au contraire de l'occultisme (43), d'une limpidité et d'une simplicité dignes de la « vérité nue ». Elle ne peut, cependant, être connue que d'un petit nombre de sages, tant sa clarté est aveuglante et soulève l'hostilité des puissants ainsi que de leurs féaux serviteurs (44). On reconnaît ici le thème du « masque », dont Descartes ne fut pas le moindre des utilisateurs, parmi les mythiques Rose-Croix, selon les excellents Gustave Cohen et Maxime Leroy. Car, si l'influence du panthéisme rosicrucien - notamment celui de Robert Fludd (1574-1637) - sur Spinoza puis sur Toland est une évidence, la tradition hermétique ne peut, par temps d'Inquisition, se dévoiler hors des cercles plus ou moins clandestins des libertins érudits et des fraternités naturalistes.

Pourtant, selon l'Irlandais, cette philosophie est bien perpétuelle (*sophia perennis*) et première (*prisca theologia*, chère à Ficin), transmise depuis la plus haute Antiquité par les « prêtres » Égyptiens, Pythagore, Démocrite, Moïse, Salomon, Confucius, Cléobulina de Lindos, les druides, Cicéron, Lucrèce, Hypatie, Copernic..., tous les « philosophes », femmes presque autant qu'hommes, invoqués par les frères socratiques du *Pantheisticon*. Elle est alors partagée par une véritable Internationale de panthéistes et de naturalistes qui correspond à une partie de la franc-maçonnerie de l'Europe des Lumières (45). Toland, dans le *Pantheisticon*, en place le « siège » à Londres, mais affirme que les membres de cette société « demeurent habituellement à Paris, d'autres à Venise, plusieurs dans toutes les villes de Hollande, surtout à Amsterdam, et quelques-uns, chose singulière, jusque dans la Cour de Rome » (46).

Ainsi, un cercle clandestin de naturalistes parisiens, dont l'existence est révélée par le traité de Bonnaventure de Fourcroy, *Doutes sur la religion*, saisi en février 1698 par la police, ressemble étrangement à la sodalité socratique décrite par le *Pantheisticon*. « Quoi qu'il en soit, nous connaissons aujourd'hui par d'autres sources l'existence de sociétés philosophiques clandestines semblables à celles que décrivent Toland et Fourcroy », affirme l'historien de la littérature clandestine des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Miguel Benítez (47).

De même, parmi les papiers retrouvés chez Toland, après son décès, par son ami Michel Maittaire, figure un procès-verbal en français d'une réunion d'un « Chapitre général des Chevaliers de la Jubilation », qui se serait tenue à La Haye en 1710. Les protagonistes de l'affaire sont connus. La société décrite est libertine, bachique et manifestement

maçonnique. En effet, le compte-rendu est rédigé par le libraire-éditeur protestant Prosper Marchand, ami intime de Rousset de Missy, le maître (on dirait, aujourd'hui, le « vénérable ») de la loge La Bien Aimée, à l'Orient d'Amsterdam (48).

En 1717, Toland participe coup sur coup aux fondations coordonnées de la *Grand Lodge* maçonnique d'Angleterre (le 24 juin, Saint-Jean solsticielle d'été, à la taverne de l'*Oie et le Gril*) (49) et du *Druid Order* (le 21 septembre, équinoxe d'automne, à la taverne du... *Pommier*). Il est même élu premier Grand druide de cette seconde institution, le restera jusqu'à sa mort en 1722, et vantera, en 1720, dans le *Pantheisticon* (Partie III, « Petite dissertation sur la double philosophie... », chap. I), l'élévation proprement pythagoricienne de l'esprit des anciens mages celtes (50).

## IX / Feu éthéré

**L**e *Pantheisticon* est dédié « au lecteur *philomuso* (ami des muses) et *philaethi* (ami de la vérité) ». « Philalèthe » ! : le mot frappe, par l'écho qu'il fait à la tradition hermétique et à l'histoire maçonnique. Ainsi, pour l'alchimie : les *Expériences sur la préparation du Mercure des Sages...*, publiées à Londres, en 1678, sont données comme « tirées du Manuscrit du Philosophe américain nommé Eyrenée *Philalèthe*, Anglais de naissance et Cosmopolite de séjour ». Philalèthe est le pseudonyme du plus grand philosophe alchimiste du XVII<sup>e</sup> siècle (George Starkey), membre de l'*Invisible College*, dont les œuvres, notamment les *Secrets révélés*, ou *Entrée ouverte au Palais fermé du Roi* (version latine, 1660 ; version anglaise, 1669 ; trad. française, Paris, Denoël, 1970), figurent en bonne place dans la bibliothèque personnelle de Newton (51).

Dans son maître livre, Betty J. Teeter Dobbs démontre combien l'alchimie fut, pour Newton, dans les années 1670, un antidote vitaliste et organiciste au mécanisme cartésien, permettant l'idée d'un univers vivant, animé par un « éther » ou « le corps de la lumière », car « l'un et l'autre ont un principe actif prodigieux » (52). Comment ne pas penser au *Pantheisticon* ? « Le Feu éthéré, suprême parce qu'il environne tout, intime parce qu'il pénètre tout, et qui a quelque analogie et quelque ressemblance imparfaite avec notre feu ordinaire ; l'Éther, dis-je, ou ce Feu éthéré... » (Partie I, « Des sociétés des savants », ch. 6) Et comment ne pas penser, aussi, à la grande œuvre du philosophe irlandais Berkeley (1685-1753), l'*Alciphron* (1732), où un certain « philosophe du feu » (VI<sup>e</sup> dialogue) révèle comment l'agent de la puissance de Dieu dans l'univers a pour nom « feu », un « feu animé » ? Il est aujourd'hui presque certain que l'auteur du *Pantheisticon* fut le modèle du « philosophe du feu », un Toland que Berkeley qualifia, lui aussi, de *free-thinker* (libre penseur).

Quant à l'Ordre maçonnique des *Philalèthes*, fondé en 1773, en référence au *Pantheisticon*, il est versé en recherches ésotériques et en magnétisme mesmérrien (une « magie » qui n'est pas sans rappeler celle du feu éthéré), mais finit, à la veille de la Révolution française, par devenir le moyen, pour le Grand Orient, de s'approprier les hauts grades d'inspiration aristocratique et de les retourner, par une « politique de la folie », en faveur de l'aventure républicaine (53). Ainsi, Mirabeau fut même accusé d'avoir imposé le *Pantheisticon* sur le plateau du Vénérable Maître de la loge des Philalèthes, en place des *Constitutions* d'Anderson ou de l'Évangile de Jean ; mais le fait est loin d'être prouvé.

Sans aller beaucoup plus loin, il n'est pas indifférent de signaler combien la philosophie promue par Toland a, par la suite, inspiré les Républicains révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle, dont les fameux *Carbonari*, et encore les pères positivistes de la III<sup>e</sup> République. Pour ne citer que celui-ci, Émile Littré, le grand lexicographe et disciple d'Auguste Comte, professe, en loge, une cosmologie solidariste aux accents fortement panthéistes, lors de sa réception à la Clémentine Amitié (Grand Orient, Orient de Paris), le 8 juillet 1875 : « Nous sommes placés dans une nébuleuse composée de millions de soleils. Le nôtre, même avec son cortège, y occupe un très petit coin. Un coin encore plus petit est tenu par la Terre qui nous porte. Sur cette Terre, à un certain moment de sa durée, la vie apparut en mille formes, toutes enchaînées (...). Au sein de cette vie, (...) l'homme vint prendre sa place aux rayons du soleil et sa part aux fruits de la terre. Un être aussi lié à toutes sortes d'existences et assujéti à un monde organique qu'il partage avec les autres habitants de la planète n'est point un être abandonné. » Ne serait-ce point là, au fond, une belle page du *Pantheisticon* ?

## X / Rien, sauf la mort !

**L**e combat perpétuel n'apporta à l'Irlandais, pourtant célèbre en son temps, que solitude et misère relative. À partir de 1717, Toland se consacre essentiellement à sa présidence toute fraîche du *Druid Order*, à la sociabilité maçonnique et à ses œuvres ésotériques et théologiques. Retiré à Putney, à l'ouest de Londres, en 1718, sous la protection de Lord Molesworth, il meurt dans la maison d'un charpentier, M. Hinton, le 10 mars 1722 (ou le 21 mars), après avoir enduré rhumatisme aigu, jaunisse (*Black-Jaundice*), fièvre (54)... Entouré de ses amis, il vécut stoïquement sa dernière heure, « avec une patience philosophique ». Ainsi, quelques minutes avant d'expirer, il regarda attentivement les personnes présentes qui lui demandèrent s'il souhaitait quelque chose. Sa réponse résolue fut : « Je ne veux rien, sauf la mort. » Et ses dernières paroles ont été : « Je vais dormir ! »

Parmi ses papiers, son épitaphe fut trouvée, composée en latin quelques mois avant son décès : « Ci-gît, John Toland, qui né en Irlande, près de Londonderry, étudia en Écosse et en Irlande et également à Oxford, devenu adolescent. Et ayant été plus d'une fois en Allemagne, passa son âge d'homme aux environs de Londres. Il cultiva toutes les littératures, et sut plus de dix langues. *Veritatis propugnator, Libertatis assertor*. Champion de la Vérité, défenseur de la liberté, il ne fut ni le partisan ni le client de personne. Ni les menaces ni les maux ne le détournèrent d'aller jusqu'au bout de la route choisie, subordonnant l'intérêt au Bien. Son âme est réunie avec le Père Céleste, dont il sortit autrefois. À coup sûr il ressuscitera pour l'éternité, mais jamais il n'y aura un autre Toland. Il naquit le 30 novembre ; le reste, cherche-le dans ses écrits... » (Traduction d'Albert Lantoine)

## XI / Bonheur

**C**'est bien ce que firent les Voltaire, Diderot et d'Alembert, qui ont lu Toland avec passion (55), voire dévotion, soit directement dans les livres publiés à Londres et les manuscrits circulant clandestinement à travers toute l'Europe (56), soit dans les traductions du baron d'Holbach et de ses amis, notamment celle des *Lettres à Serena* sous le titre de *Lettres philosophiques sur l'histoire des préjugés...* (Londres, 1768). Ce « reste » qu'ils ont cherché et trouvé dans les écrits du panthéiste irlandais est, assez simplement, le culte plus ou moins déiste, plus ou moins matérialiste et athée de la Nature, de la Vie.

« Nous ne saurions faillir à suivre dame Nature », affirmait Montaigne, ce grand héritier des Antiques. C'est aussi la croyance des Humanistes, des Libertins érudits et des Utopistes, de Pierre Charron et la leçon de son célèbre *Traité de la Sagesse*. C'est la religion de Campanella, de Francis Bacon, de Newton, de Gassendi, de Saint-Évremond qui ont eu tant d'influence sur l'Âge moderne et les Lumières, celle de Giordano Bruno, tellement repris, de Cyrano de Bergerac, Fontenelle, Descartes, Spinoza, La Mettrie (57)...

Tous enfants d'Épicure ! La science et le bonheur ! Les naturalistes, qu'ils soient déistes ou matérialistes, savent qu'ils n'ont qu'une vie, la terrestre, et ils veulent le Bien et le Bon ici et maintenant. « *Heureux...* Vous deviendrez tel en lisant le *Pantheisticon*, et je n'aurai plus à vous souhaiter que de la santé et de la sagesse », promet Toland dans son fraternel envoi « au lecteur ami des muses et de la vérité ». Sans doute se souvient-il, en écrivant son Banquet, de la leçon de joie de l'immense Spinoza (58) : « Nous appelons bien ou mal ce qui est favorable ou opposé à la conservation de notre être, c'est-à-dire ce qui accroît ou réduit, seconde ou réprime notre puissance d'agir. Ainsi donc, en tant que nous percevons qu'un objet quelconque nous affecte de Joie ou de Tristesse, nous l'appelons bon ou mauvais ; aussi, la connaissance du bien et du mal n'est-elle rien d'autre que l'idée de la Joie ou de la Tristesse, idée qui suit nécessairement de l'affect même de Joie ou de Tristesse. » (59)

La Nature selon Toland est déesse philosophique de la science et du bonheur ! Elle l'est, en conséquence, pour Buffon (1707-1788), cet immense précurseur de l'évolutionnisme, auteur des géniales *Époques de la nature* (1778), qui serrait les livres de Toland entre ceux de Tindal et de Shaftesbury, dans sa très anglaise bibliothèque. Buffon, comme Toland un bon demi siècle plus tôt, nia le récit de la Genèse biblique et estima l'âge de la Terre d'après les leçons nouvelles de la paléontologie. L'intendant du Jardin du Roi, comme Toland, plaça aussi l'homme dans une « Histoire naturelle » où nulle espèce n'est reine des autres, ni centre de l'Univers, ni créature de Dieu (60). Bientôt viendra Darwin...

## XII / Universelle copulation

**N**ous ne saurions faillir à suivre dame Nature », donc. Et à en concevoir une irrésistible jubilation ! Toland l'a établi mieux que tout autre (*Pantheisticon*, « Formule pour célébrer la société socratique », Partie II) : « La contemplation de la Nature est agréable et la science en est très utile, aussi nous écoutons attentivement et nous sommes disposés à

l'examiner. » Mais encore (*Ibidem*, Partie III) : « Car la beauté de l'Univers et l'ordre merveilleux des cieux nous forcent d'avouer qu'il y a une Nature parfaite et éternelle, que les hommes doivent admirer et honorer. C'est pourquoi, comme il faut travailler à la propagation de la Religion jointe à la connaissance de la Nature, il faut aussi détruire et couper s'il se peut toutes les racines de la Superstition. » Et enfin (*Lettres à Serena*, V, 16) : « Car il est évident que les altérations, les successions, les révolutions, les transmutations continuelles de la matière ne peuvent pas plus accroître ou diminuer la somme de cet Univers que l'alphabet ne peut perdre aucune de ses lettres, malgré les combinaisons infinies que l'on en fait dans une langue. En effet, aussitôt qu'un être quitte une forme, il en prend une autre (...), ce qui produit dans la Nature une jeunesse et une vigueur perpétuelle, qui n'est jamais suivie de déclin ni de décrépitude, comme l'ont imaginé follement quelques hommes qui n'ont consulté ni l'expérience ni la raison. »

Cette palingénésie universelle est la philosophie ultime des Lumières. C'est le fameux « Rien ne se perd, rien se crée, tout se transforme » de Lavoisier (1743-1794). Et la notion physicienne d'*énergie* comme force de la matière, que l'Irlandais invente dans ses *Lettres à Serena* (1704), connaît aussi un succès considérable (61). Le baron d'Holbach fut le principal propagateur du tout. L'excellent Pierre Naville a saisi toute l'importance du fait : « Dès son retour d'Angleterre, en 1765, le baron (d'Holbach) se mit à la traduction des *Lettres à Séréné (sic)*, de John Toland, dont les deux dernières intéressent directement la physique. (...) À n'en pas douter, Diderot et peut-être d'Alembert ont dû participer à des discussions sur les principes physiques de Toland, dont le petit livre est aujourd'hui bien oublié. » (62)

En 1769, Diderot (63), lecteur des *Lettres philosophiques* de d'Holbach, c'est-à-dire de la traduction française des *Lettres à Serena*, résume (64) : « Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste. Le monde commence et finit sans cesse ; il est à chaque instant à son commencement et à sa fin... » (*Rêve de d'Alembert*). Le 22 novembre 1768, enthousiasmé autant qu'effrayé par l'explosion du matérialisme chez ses amis holbachiens, il écrit à Sophie Volland : « Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur. (...) Ce sont des *Lettres philosophiques*, traduites ou supposées traduits de l'anglais de Toland... »

Des bombes !, très certainement. Mais qui ont fait sauter le carcan des censures, des inquisitions et, très vite, de la tyrannie absolutiste. Pour autant, le projet panthéiste n'est toujours pas abouti. Élisabeth de Fontenay, philosophe d'aujourd'hui, et qui connaît intimement les noirceurs infinies du dernier siècle, écrit (65) : « Beaucoup de textes de Diderot autorisent qu'on pense la nature comme femme et comme mère. (...) Nature naturante, *physis* qui croît, *genitrix*, et courtisane aussi. (...) Diderot s'émerveille de l'"universelle copulation", de ce "mécanisme extraordinaire et secret" d'une nature dont toutes les productions et les métamorphoses se résument peut-être à un seul acte qui n'en finit pas. »

La Nature - divine Nature ! - est l'avenir de l'homme.

Amie lectrice, ami lecteur, buvons donc à la postérité de John Toland. Et je vous demande que ce soit « à plus grands coups » !

*Laval-Atger, en Margeride, printemps 2006.*

## Notre édition du *Pantheisticon*

Notre édition d'une traduction française du *Pantheisticon* datant certainement du XVIII<sup>e</sup> siècle suit celles de Lantoine (Paris, 1927) et de Welsh & Dubois (Liège, 1927 aussi), les seules qui furent intégrales depuis 1720. Pierre Lurbe a considéré que celle de Lantoine était la meilleure, suivant « dans ses grandes lignes la leçon de tous les manuscrits consultés (dans des grandes bibliothèques françaises : BN, Mazarine, Sénat, Angoulême, Cherbourg, Vire), tout en étant cependant en général plus fiable » (66). Je partage cet avis, mais j'ai tout de même relevé, et corrigé, quelques distorsions importantes entre cette traduction et l'original latin de 1720, comme le fit d'ailleurs déjà, certainement, Lantoine en son temps. Pour ne citer qu'un seul exemple, « *Modiperator* » a été systématiquement traduit par « Président » chez Lantoine, alors que « Modérateur » me semble convenir très bien.

Pour ce travail, j'ai utilisé aussi la traduction en français des Frères H. Welsch et H. Dubois, de la Respectable Loge La Parfaite Intelligence et l'Étoile Réunies, qui est souvent littérale mais peu exacte, ainsi que la remarquable traduction en italien d'Onofrio Nicastro et Manlo Iofrida (Pise, 1996). Enfin, un rarissime exemplaire de l'édition originale, issu du premier des trois tirages connus (noté « A » par Giancarlo Carabelli, le bibliographe de Toland, qui donne la date du 30 octobre 1720 pour l'impression), m'a permis l'indispensable « retour aux sources », sans lequel il n'est pas d'authenticité (67).

Ce volume est annoté, en page de garde, d'une fine écriture du XVIII<sup>e</sup> siècle. On y lit (transcription modernisée) : « Cet ouvrage, le plus impie et le plus extravagant de Janus Julius ou Jean Toland, contient une espèce de symbole où l'on trouve, pour l'article de la Trinité, la santé, la liberté et la vérité, en une espèce de liturgie bachique composée de plusieurs endroits d'Horace et de Juvénal, à l'imitation de la liturgie de l'Église anglicane qu'il (Toland) a voulu tourner en ridicule. / Il n'en a fait tirer que peu d'exemplaires, afin, sans doute, qu'en les distribuant lui-même, il puisse les placer en mains sûres et qui en connaissent le prix. Mais il n'a pas eu honte d'écrire de sa main, à la tête d'un exemplaire de ce livre dont il fit présent à un seigneur anglais, cette prière impie que je rapporte comme échantillon de celles contenues dans le livre même : *O sempiterna Bache, qui reficis et recreas vires deficientium, adsis nobis profitius in pocula poculorum, amen.* » Une grande partie de cette note manuscrite reprend presque exactement les termes de la première recension en français du *Pantheisticon*, par Armand Boisdeleau de La Chapelle, dans la *Bibliothèque angloise ou Histoire littéraire de la Grande-Bretagne* (t. VII, 2<sup>e</sup> partie, p. 550) de 1720 (chez David Paul Marret, Amsterdam).

Du point de vue matériel, Lantoine donne, en bibliophile expérimenté, une juste description de l'édition originale du petit livre : « C'est un fort joli bréviaire que le *Pantheisticon*. Et par son format in-8<sup>o</sup> qu'éclaircissent des marges animées de références latines et grecques, et par sa typographie soignée, rouge et noire. Alors que la plupart des livres qui craignent l'indiscrétion de la police et les indiscrétions des méchants se ressentent

généralement dans leur état de l'incommodité où l'on se trouve pour les imprimer, et parfois du dédain où l'auteur même, apôtre de l'idée pure, tient la fallace de l'ornement, l'œuvre maîtresse de Toland se présente à nous galamment. La variété de ses caractères d'un "œil" proportionné à l'importance du texte s'harmonise à la grâce de frontispices et de culs-de-lampe, où des anges potelés, papillonnant parmi les feuillages, témoignent que l'Art comme la Philosophie avait pour la Nature un culte fort dévotieux. »

Il est probable que le *Pantheisticon* fut composé et imprimé par l'éditeur coutumier de Toland, Tonson Jr. & Watts, à un nombre particulièrement limité d'exemplaires (une cinquantaine) que l'auteur distribua par lui-même « sous le manteau » (68), usant d'un faux anonymat, puisque le pseudonyme de *Janus Junius Eoganesius* (c'est-à-dire « natif d'Inishowen ») est une signature habituelle de Toland. De même, la localisation mythique de cette publication à *Cosmopolis* n'est pas destinée à masquer l'origine londonienne du livre, mais signifie symboliquement sa vocation universelle, ce que confirme d'ailleurs sa rédaction en latin.

À propos de la diffusion réelle du *Pantheisticon*, Paul Vernière (*Spinoza et la pensée française avant la Révolution*, Paris, PUF, 1954, p. 535) indique que si « le livre est rare », cependant « les curieux se l'arrachent à haut prix tout au long du (XVIII<sup>e</sup>) siècle », avant de préciser : « Sur 110 catalogues de bibliothèques privées de la Bibliothèque municipale de Bordeaux, nous avons retrouvé 10 fois le *Pantheisticon*. Le prix d'achat de l'ouvrage passe de 12 livres en 1757 à 19 livres 19 sols et 22 livres en 1763, pour atteindre 24 livres en 1780 et 39 livres à la vente Mirabeau en 1791. L'Académie de Bordeaux le possédait peu après 1740. »

Pour sa part, Pierre Lurbe (69) a relevé, sur plusieurs manuscrits d'une traduction française du XVIII<sup>e</sup> siècle (bibliothèques de Cherbourg et de Vire), un indication précieuse, sous forme de commentaire ajouté en préambule : « Jean Toland, philosophe anglais fameux par la singularité et la hardiesse de ses systèmes, est auteur de cet ouvrage, composé pour une société choisie des plus beaux Esprits et les plus grands Seigneurs de la Cour de Londres, où il a été imprimé en 1720, in 8° en un Volume de 90 pages en la maison de l'auteur qui n'en fit tirer que 50 exemplaires dont chacun lui fut payé 50 Guinées. Le Comte de Staire, ambassadeur d'Angleterre à la Cour de France, fit présent d'un de ces exemplaires à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume... » C'est peut-être cet exemplaire que j'ai eu le bonheur de pouvoir consulter.

## Notes

1 - *Un précurseur de la Franc-maçonnerie : John Toland, 1670-1722...*, Paris, Librairie critique Émile Nourry, 1927.

2 - Saluons le travail considérable et pionnier de Pierre Lurbe : *John Toland : de la raison à la cité*, thèse dactylographiée de doctorat, Dijon, 1987.

3 - Le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, dit « l' Arsenal des Lumières », paraît tout juste un an plus tard, évidemment à Amsterdam.

4 - Manlio Iofrida, *La Filosofia di John Toland. Spinozismo, scienza e religione nella cultura europea fra '600 e '700*, Milan, Franco Angeli, 1983. Pierre Lurbe résume d'un trait le matérialisme du *Pantheisticon* : « L'univers est donc conçu comme un grand être vivant, empli de germes de toutes sortes qui donnent littéralement naissance, par des processus de nutrition et d'accroissement, à l'infinie variété des corps. Toland a donc évolué, depuis les *Letters to Serena*, vers une pensée beaucoup plus marquée par les thèmes vitalistes, et spécifiquement par la théorie de la panspermie. » (« La question de la traduction française du *Pantheisticon* de John Toland », dans Antony McKenna et Alain Mothu (dir.), *La Philosophie clandestine à l'Âge classique*, Paris et Oxford, Universitas et Voltaire Foundation, 1997, p. 355). Ce « matérialisme vitaliste » est aussi, selon l'excellent Jean Wahl (*Tableau de la philosophie française*, Paris, éditions de la Revue Fontaine, 1946), la philosophie de Diderot, lequel opère par là un « retour à la Renaissance ».

5 - Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne, 1680-1715*, Paris, Arthème Fayard, 1961, et Livre de Poche, 1994. Paul Hazard le reconnaît comme champion de la diffusion massive du déisme en Angleterre et le joint à Locke comme l'une des deux sources principales des Lumières.

Ernst Cassirer donne une place de premier rang à Toland et à son *Christianisme sans mystères*, dans le développement du déisme anglais : *La Philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1966, pp. 185 et 186.

L'inégalé Paul Vernière (*Spinoza et la pensée française avant la Révolution*, Paris, PUF, 1954) le cite dans une cinquantaine de pages de sa thèse et le considère (pp. 534 et 535) comme étant « le maillon de la chaîne qui va de Spinoza aux nouveaux disciples » (c'est-à-dire les plus grands philosophes des Lumières). Il précise que, en France, le *Pantheisticon* « est rare, assez pour échapper à Voltaire, mais les curieux se l'arrachent à haut prix tout au long du siècle (*le XVIII<sup>e</sup>*), depuis Cisternay de Fay en 1725 jusqu'à Mirabeau à l'aube de la Révolution ».

Dans sa thèse monumentale, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle* (2 tomes, Paris, SEVPEN, 1963), Jean Ehrard note, entre autres faits intéressants, qu'en 1709 déjà, « un correspondant des *Mémoires de Trévoux* révèle avec inquiétude l'existence d'un livre presque introuvable en France, où l'Anglais Toland tentait d'annexer la doctrine des lettrés chinois (*le taoïsme ?*) à son syncrétisme panthéiste ».

L'originale Margaret C. Jacob fait de Toland un vecteur essentiel de la pensée républicaine et anti-cléricale au sein de la franc-maçonnerie européenne (notamment en Hollande) et finalement de l'ensemble de la société des Lumières : « Toland était aussi extraordinaire que controversé. Il était l'un des penseurs les plus hérétiques de sa période et,

bien que fantasque, il avait acquis une réputation importante dans son siècle et au-delà. » (Margaret C. Jacob, *Living the Enlightenment. Freemasonry and Politics in Eighteenth Century Europe*, Oxford, Oxford University Press, 1991 ; trad. française : *Les Lumières au quotidien. Franc-maçonnerie et politique au siècle des Lumières*, Paris, À L'Orient, 2004, p. 185).

6 - Cf. Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Europe des Lumières*, Paris, PUF, collection Que sais-je ?, 2004, ainsi que les ouvrages essentiels de Ernst Cassirer, Alphonse Dupront, Paul Hazard, René Pomeau, Daniel Roche, Hugh R. Trevor-Roper...

7 - D'après *An Historical Account of the Life of Mr. John Toland, In a Letter to the Lord \*\*\**, London, M.DCC.XXXII. Pierre Lurbe, dans son introduction aux *Raisons de naturaliser les Juifs*, donne la date du 30 novembre 1670, en s'appuyant sur Pierre Des Maizeaux, *Some Memoirs of the Life and Writings of Mr. J. Toland*, dans P. Des Maizeaux (éd.), *A Collection of several pieces of Mr. John Toland* (Londres, 1726), vol. I, pp. 1 à 89.

8 - « Présentation de John Toland. "Pour en savoir plus, cherchez dans mes écrits..." », dans *Revue de synthèse*, T. 116, 4<sup>e</sup> S., n<sup>os</sup> 2-3, avril-septembre 1995, *John Toland (1670-1722) et la crise de la conscience européenne*, p. 221.

9 - *Essais*, Livre troisième, chapitre III, « De trois commerces ».

10 - David Stevenson, *The First Freemasons. Scotland early Lodges and their Members*, Aberdeen University Press, 1988 ; trad. française : *Les Premiers Francs-maçons. Les loges écossaises originelles et leurs membres*, éditions Ivoire-Clair, 2000, pp. 188-189.

11 - David Stevenson, *The Origins of Freemasonry. Scotland's Century, 1590-1710*, The Cambridge University Press, 1988 ; trad. française : *Les Origines de la Franc-maçonnerie. Le siècle écossais, 1590-1710*, Paris, éditions Télètes, 1993, p. 319.

On sait, aujourd'hui, à quel point la première « Grande Loge » d'Angleterre fut l'enfant de la *Royal Society*, fait qu'Alain Bauer a résumé en une formule lapidaire : « Curateur des expérimentations à la *Royal Society* dès son élection, Désaguliers apparaît comme le *deus ex machina* de la création de la franc-maçonnerie spéculative. Si la franc-maçonnerie était une religion, Newton serait le Christ médiateur et Désaguliers, son Prophète. » Or, il n'est plus contestable, aujourd'hui, que « Désaguliers, scientifique en même temps que prêtre mondain, semble avoir adhéré personnellement au *latitudinarisme*, tendance anglicane très libérale et peu portée à la spéculation théologique, alors en vogue dans les milieux cultivés. Son ami et confrère Isaac Newton (1642-1726) était lui-même vraisemblablement unitarien, ne retenant guère du christianisme qu'une morale épurée. » (Dachez). Sur tout ceci : Alain Bauer, *Aux origines de la Franc-maçonnerie. Isaac Newton et les newtoniens*, Dervy, 2003, pp. 84-87, et Roger Dachez, *Histoire de la Franc-maçonnerie française*, PUF, coll. Que sais-je ?, 2003, p. 40.

Sur le latitudinarisme des *Constitutions* d'Anderson, véritable bible de la franc-maçonnerie, lire l'excellente synthèse de Pierre-Yves Beaurepaire dans *La République universelle des Francs-maçons*, éditions Ouest-France, 1999, pp. 39-42.

Dans un poème allégorique de 1728, *The Newtonian System of the World, the best Model of Government*, Jean-Théophile Désaguliers, alors membre de la *Royal Society* et ancien grand maître de la Grande Loge de Londres (1719-1721), exposait clairement les liens qu'il fallait établir entre la philosophie naturelle de Newton et l'organisation politique. Il y

affirmait que les « Lois des Nations » doivent être analogues aux « Lois de la Nature qui sont établies dans les Cieux » et qu'elles peuvent être étudiées « comme phénomène ». Les lois de la Nature ne sont, en l'occurrence, plus celle du Dieu révélé. Cf. Jean-Théophile Désaguliers, *The Newtonian System of the World, the best Model of Government*, dans Pierre Boutin, *Jean-Théophile Désaguliers : un Huguenot, philosophe et juriste, en politique*, Paris, Honoré Champion, 1999.

La franc-maçonnerie a toujours développé un rituel et une esthétique naturalistes. « Dès leur origine, les maçons spéculatifs s'inscrivent dans l'Ordre cosmique. Témoins : le soleil, la lune, les quatre points cardinaux dessinés sur les tableaux de Loge et l'orientation de celle-ci (...), les voyages effectués au cours de la réception d'un candidat à l'admission dans le sens de la rotation du soleil, l'Étoile flamboyante du second degré, la voûte étoilée... Tout cela concrétise la volonté de faire de la Loge une représentation de l'Univers. Dès 1710, le Dumfries manuscrit 4, celui du Trinity College de Dublin 1711, le catéchisme de Pritchard 1730, etc. le confirment, qui, à la question : *Quelle est la hauteur de la Loge ?* répondent : *Aussi incommensurable que celle du firmament et de ses étoiles.* » (André Doré, *Vérités et légendes de l'histoire maçonnique*, EDIMAF, 1999, p. 66).

À propos du chef-d'œuvre maçonnique *L'Étoile flamboyante* (1766) du baron de Tschoudy, le grand franc-maçon symboliste Oswald Wirth écrivait, en 1909, dans *Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec la Franc-maçonnerie* : « Toute la science hermétique s'y trouve condensée, en effet, dans des formules d'un laconisme suggestif. Ce que d'autres avaient dilué, noyé parfois sous un fatras de commentaires superflus, a été mis en relief avec discernement, en vue de frapper l'esprit. »

Extrait significatif de *L'Étoile flamboyante* :

« - Quelle est la première étude d'un Philosophe ?

- C'est la recherche des opérations de la nature. (...)

- D'où proviennent toutes les choses ?

- De la seule et unique nature. (...)

En quoi se change la nature ?

En mâle et femelle. (...)

- Quelle idée me donnerez-vous de la nature ?

Elle n'est point visible, quoiqu'elle agisse visiblement, car ce n'est qu'un esprit volatil, qui fait son office dans les corps, et qui est animé par l'esprit universel, que nous connaissons en Maçonnerie sous le respectable emblème de l'Étoile flamboyante. »

12 - Pierre Lurbe, « Le spinozisme de John Toland », dans Olivier Bloch (dir.), *Spinoza au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Meridiens-Klincksieck, 1987.

13 - Marianne Schaub, « La libre Hollande », dans « Spinoza ou une philosophie politique galiléenne », *La philosophie du monde nouveau, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, t. III de *l'Histoire de la Philosophie*, dirigée par François Châtelet, Hachette, 1972, coll. Pluriel, 1999, pp. 164-168 ; Antonio Rotondo, « Tolérance », dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche, dir., *Le Monde des Lumières*, Fayard, 1999, pp. 79-81 ; Jacqueline Lagrée, *Spinoza et le débat religieux*, Presses universitaires de Rennes, 2004 ; Pierre Bayle, *Pensées sur l'athéisme*, Desjonquères, 2004, et *Pierre Bayle, citoyen du monde...*, Actes du colloque du Carla (septembre 1996), Paris, Champion, 1999.

À propos d'Amsterdam au XVIII<sup>e</sup> siècle, « ville la plus cosmopolite d'Europe », centre réformateur et maçonnique, lire les remarquable pages de Margaret C. Jacob (*Living the Enlightenment. Freemasonry and Politics in Eighteenth Century Europe*, Oxford,

Oxford University Press, 1991 ; trad. française : *Les Lumières au quotidien. Franc-maçonnerie et politique au siècle des Lumières*, Paris, À L'Orient, 2004 , pp. 323-358) sur les « réformateurs cosmopolites et frères » de la grande ville bancaire et commerçante.

Quant à La Haye, c'est dès 1710 que s'y forma, sans doute, la plus ancienne loge continentale, autour du libraire et journaliste français réfugié huguenot Prosper Marchand, et avec le soutien de John Toland. Marchand était ami de Jean Rousset de Missy, autre réfugié et guide de la franc-maçonnerie d'Amsterdam, qui haïssait l'absolutisme français et se disait panthéiste. À ce sujet : Margaret C. Jacob, « Maçonnerie », dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche, dir., *Le Monde des Lumières*, Fayard, 1999, pp. 270 et 271, et surtout Margaret C. Jacob, *Living the Enlightenment. Freemasonry and Politics in Eighteenth Century Europe*, Oxford University Press, 1991 ; trad. française : *Les Lumières au quotidien. Franc-maçonnerie et politique au siècle des Lumières*, À L'Orient, 2004 , pp. 149-242.

14 - Ce « musée » fut fondé à la mort d'Elias Ashmole, en 1692, car ce membre étrange de la *Royal Society* légua sa bibliothèque et sa fabuleuse collection d'antiquités à l'université d'Oxford. Ce personnage, un des premiers francs-maçons connus, fut initié le 16 octobre 1646, à Warrington, entre Londres et Édimbourg. Cf. l'extraordinaire Robert Lomas, *L'Invisible Collège. La Royal Society, la Franc-maçonnerie et la naissance de la science moderne*, Paris, Dervy, 2005.

La *Royal Society* s'est constituée à Oxford, fin 1660, à partir de l'*Invisible College*, héritant des doctrines ésotériques de ses fondateurs et premiers membres. Voici les noms de membres de l'*Invisible College* appartenant presque tous à des « collèges » d'Oxford et qui sont devenus des membres importants de la *Royal Society*: Lord William Brouncker, le physicien et chimiste Robert Boyle, John Wilkins, Robert Moray, Elias Ashmole, l'archéologue John Aubrey, Thomas Vaughan dit Eugénus Philalèthe, philosophe alchimiste, l'astronome et architecte Christopher Wren de *All Souls College*, John Evelyn, Robert Plot, le philosophe John Locke, l'astronome Edmund Halley, Isaac Newton...

Selon Régis Blanchet, trois philosophies se sont côtoyées, parfois fondues, dans les « collèges » d'Oxford : la recherche celtique de la *Society of Antiquarians*, dont les personnalités marquantes sont Ashmole, Wilkins, Aubrey, Gale, Plot et John Toland, la fraternité rosicrucienne dominée par Fludd, Ashmole encore, Wilkins, Boyle, Wren, Moray et Newton, et la société des francs-maçons dits « acceptés », dont Ashmole toujours et Wren.

On comprend combien la formation de Toland, à Oxford, fut enrichissante... Cf. Régis Blanchet, *Les Collèges d'Oxford au XVIIe siècle. Le refuge des initiations occidentales. Rose-Croix, tradition celtique, Franc-maçonnerie*, Tomes 1 et 2, *Le Jardin des Dragons* n<sup>os</sup> 12 et 13, Rouvray, éditions du Prieuré, 1994 ; Michael Hunter, *The Royal Society and its fellows, 1660-1700 : the Morphology of an early scientific Institution*, British Society for the History of Science, Oxford, Alden Press, 1994 ; Frances A. Yates, *The Rosicrucian Enlightenment*, London and Boston, ed. Routledge and Kegan Paul Ltd, 1972.

15 - Par prudence, Locke ne reconnaissait pas volontiers l'importance de ses liens avec Toland, alors que leurs échanges intellectuels, voire financiers, semblent avoir été intensifs : cf. Robert E. Sullivan, *John Toland and the Deist Controversy...*, Cambridge (Massachusetts) and London, Harvard University Press, 1982, p. 6.

John Locke (1632-1704), qui rencontre Newton en 1690, fut, au-delà de Descartes, le véritable inventeur de la « conscience » individuelle moderne. Reprenant tout à la fois les arguments laïques des anglicans « indépendants » (partisans de l'indépendance stricte de

l'État et des Églises) et le principe de tolérance étendue des anglicans « latitudinaires » qui estimaient que les différences culturelles ne mettaient pas en cause l'essence même de la religion ni le salut éternel des fidèles, le sage de Londres publia, en vingt ans, trois flambeaux des futures Lumières européennes : l'*Essai sur la tolérance* (1667) ; le traité *Sur la différence entre pouvoir ecclésiastique et pouvoir civil* (1674) ; la *Lettre sur la tolérance* (1686), enfin, qui eut une postérité inégalée.

La promulgation, en 1689, du *Toleration Act*, en conséquence du triomphe de Guillaume d'Orange et de la *Glorious Revolution* (1688), marque un tournant considérable dans l'histoire de l'Occident. Locke revient aussitôt de Hollande, où il est exilé depuis 1683. Sa *Lettre sur la tolérance*, rédigée quatre ans plus tôt, est publiée en anglais, à Londres, dès 1690...

16 - Paul Hazard en a magnifiquement synthétisé le motif : « *Christianity not mysterious!* s'était-il écrié dans le livre qui le rendit célèbre, en 1696 ; le Christianisme n'est pas mystérieux. Pour cette simple et excellente raison qu'il n'existe pas de mystère. Le mystère : terme païen que nous avons conservé, comme tant d'autres ; il veut dire soit superstition qu'il faut abolir, soit difficulté provisoire qu'il faut élucider. Ou bien le Christianisme est la raison, et il ne représente qu'une simple adhésion à l'ordre universel, se dépouillant de tout ce qui n'est pas cette adhésion elle-même, tradition, dogmes, rites, croyance, foi ; ou bien il ne saurait exister, puisque rien au monde ne peut être au-dessus de la raison, ne peut être contraire à la raison. »

17 - Par là, Toland est parfois considéré par certains comme étant plus « réformateur chrétien » néo-stoïcien que comme matérialiste athée. Cf. Justin A. I. Champion, « John Toland : The politics of Pantheism », dans *Revue de synthèse*, T. 116, 4<sup>e</sup> S., n<sup>os</sup> 2-3, avril-septembre 1995, *John Toland (1670-1722) et la crise de la conscience européenne*, pp. 259-280.

18 - Lettre de Molyneux à Locke.

19 - En Angleterre, à l'époque, « républicain » se dit, pour le substantif, « commonwealthman ». L'anti-absolutisme républicain de Toland, s'il est radical, ne tolère pas pour autant la moindre tyrannie, même républicaine. Sa dénonciation de Cromwell, dans sa *Vie de James Harrington* (1700), *Vindicius Liberius* (1702) ou *The Art of Restoring* (1713), est significative. Cf. Paulette Carrive, « Les convictions politiques de John Toland », dans *Revue de synthèse*, T. 116, 4<sup>e</sup> S., n<sup>os</sup> 2-3, avril-septembre 1995, *John Toland (1670-1722) et la crise de la conscience européenne*, pp. 231-257 ; et Pierre Lurbe, « Les avatars d'un concept : la notion de commonwealth dans la pensée de John Toland », dans *James Harrington and the Notion of Commonwealth*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry, Collection Astraea, n<sup>o</sup> 6, 1998, p. 237-262 (actes du colloque des 24 et 25 mars 1995).

20 - Hume, *Essai sur les partis politiques en Grande-Bretagne*, 1752 : « Voici donc comment, depuis la révolution, on peut définir en peu de mots les Torys et les Whigs. Le Tory est un homme qui s'attache à la monarchie sans abandonner la liberté, et un partisan

de la maison de Stuart. Le Wigh est un homme qui aime la liberté sans renoncer à la monarchie, et qui s'affectionne pour la succession dans la ligne protestante. »

21 - Cf. Chiara Giuntini, *Panteismo e ideologia repubblicana : John Toland...*, Bologna, Il Mulino, 1979 ; et plusieurs articles essentiels dans *Revue de synthèse*, T. 116, 4<sup>e</sup> S., n<sup>os</sup> 2-3, avril-septembre 1995, *John Toland (1670-1722) et la crise de la conscience européenne*.

22 - L'Acte d'Établissement (*Act of Settlement*), promulgué par le Parlement de Westminster en 1701, garantissait la succession de la couronne d'Angleterre aux membres de la famille protestante de Hanovre, afin d'exclure l'intronisation d'un roi favorable au catholicisme et de couper la route du pouvoir au prétendant catholique Jacques Francis Edouard Stuart que Louis XIV reconnut, vainement, roi d'Angleterre, en... 1701, sous le nom de Jacques III.

23 - Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne, 1680-1715*, Paris, Arthème Fayard, 1961, p. 137, et Livre de Poche, 1994, p. 144 : « Il (Toland) lui explique (à Sophie-Charlotte) que la croyance à l'immortalité de l'âme n'est pas exclusivement chrétienne ; qu'elle était un dogme païen ; que les Égyptiens l'ont professée d'abord. Que la croyance à un Dieu personnel est venue de l'idolâtrie ; les hommes ont décerné des honneurs divins à des créatures de leur espèce, ont bâti des temples, élevé des autels, dressé des statues, institué des prêtres et des sacrificateurs. Que de très bonne heure, on a habitué les sujets à se figurer Dieu d'après leurs Souverains : et voilà pourquoi on a pris l'habitude de regarder Dieu comme fantasque, changeant, jaloux, vindicatif, despotique. »

24 - « Présentation de John Toland », dans *Revue de synthèse*, T. 116, 4<sup>e</sup> S., n<sup>os</sup> 2-3, avril-septembre 1995, *John Toland (1670-1722) et la crise de la conscience européenne*, p. 224.

25 - Cette étroitesse n'empêcha pas que l'influence morale et politique de Locke sur le patriarche de Ferney fût considérable. Ainsi, dans une note du onzième chapitre de son *Traité sur la tolérance* (1763), Voltaire renvoie à « l'excellente *Lettre* de Locke sur la tolérance » pour légitimer cette déclaration emblématique des Lumières : « Mais quoi !, sera-t-il permis à chaque citoyen de ne croire que sa raison, et de penser ce que sa raison éclairée ou trompée lui dictera ? Il le faut bien... » L'année d'après (1764), Voltaire publiait son *Dictionnaire philosophique* « portatif » (afin de toucher le plus grand nombre de lecteurs). À l'entrée « Tolérance », il jeta cette formule : « Qu'est-ce que la tolérance ? C'est l'apanage de l'humanité. » Sur ce sujet particulièrement fondamental, la référence est : Yves Charles Zarka, Franck Lessay et John Rogers (dir.), *Les Fondements philosophiques de la tolérance*, tome II (sur 3), *Textes et documents*, Paris, PUF, coll. Fondements de la politique, 2002.

26 - Luc Nefontaine et Jean-Philippe Schreiber (*Judaïsme et Franc-maçonnerie. Histoire d'une fraternité*, Albin Michel, coll. Spiritualités, 2000, p. 17) relèvent : « Quand à l'Irlandais John Toland (...), en 1709, il publie à La Haye les *Origines judaïques*, puis, en 1714, son traité *Reasons for Naturalising the Jews*, enfin, en 1720 et sous un pseudonyme, son ouvrage majeur, le *Pantheisticon*. La pensée de Toland gagnera la France, traduite par le baron d'Holbach, un des rares matérialistes du siècle. Toland sera lu par Mirabeau, qui s'en inspirera dans son combat pour l'émancipation des juifs. Car Toland plaide pour une tolérance religieuse très large. Il loue les juifs car « ils honorent un Être Suprême, ou une

Cause Première, et obéissent à la Loi de la Nature ». Ainsi, Toland est un des premiers écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle à défendre la cause de la tolérance religieuse à l'égard des juifs. Aussi peut-on penser, à la suite de Margaret C. Jacob, que « la tradition de tolérance religieuse et d'hétérodoxie qui constitue une part importante de l'idéalisme maçonnique dérive dans une large mesure de la pensée de panthéistes et de républicains comme Toland. »

Lire aussi, l'essentiel : John Toland, *Raisons de naturaliser les juifs* (1714), précédé d'une étude de Pierre Lurbe sur « Tolérance et citoyenneté », PUF, coll. Fondements de la politique, 1998. Léon Poliakov, dans son *Histoire de l'antisémitisme*, relève l'originalité de la position de Toland, dont le philosémitisme tranche avec l'antijudaïsme de l'époque. L'historien anglais Cecil Roth y reconnaît « l'un des plus précoces plaidoyers pour une attitude libérale à l'égard des juifs ». Enfin, dans son ouvrage sur *L'Émancipation des juifs en Europe*, Jacob Katz souligne le caractère novateur d'une pensée qui fonde, au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les thèmes majeurs des théories de l'émancipation.

En effet, cette proposition de naturalisation générale vise à instituer les juifs en citoyens de plein droit et constitue, pour Toland, la forme achevée de la tolérance.

27 - Franco Venturi, *Alberto Radicati di Passerano*, Torino, UTET Libreria, 2005.

28 - Margaret C. Jacob, *Living the Enlightenment. Freemasonry and Politics in Eighteenth Century Europe*, Oxford University Press, 1991, trad. française : *Les Lumières au quotidien. Franc-maçonnerie et politique au siècle des Lumières*, Paris, À L'Orient, 2004 ; et Margaret C. Jacob, *The Radical Enlightenment. Pantheists, Freemasons and Republicans*, London and Boston, George Allen and Unwin, 1981, trad. française à paraître en 2006 : *La Pensée radicale au siècle des Lumières. Panthéistes, Francs-maçons et républicains*, Paris, À L'Orient.

29 - Jonathan I. Israël, *Radical Enlightenment : Philosophy and the Making of Modernity 1650-1750*, Oxford University Press, 2001, trad. française : *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)*, Paris, éditions Amsterdam, 2005.

30 - Sur ce géant de la philosophie et son influence : Serge Hutin, *Henry More. Essai sur les doctrines théosophiques chez les Platoniciens de Cambridge*, Hildesheim, Georg Olms, 1966 ; S. Hutin, *Les Disciples anglais de Jacob Boehme aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Denoël, 1960.

31 - Joseph Raphson, *De Spatio Reali...*, London, Th. Braddyll apud J. Taylor, 1697. Stephen H. Daniel, « Toland's Semantic Pantheism », in *John Toland's Christianity not Mysterious, Text, Associated Works and Critical Essays*, edited by Philip McGuinness, Alan Harrison, and Richard Kearney, Dublin, The Lilliput Press, 1997. Raphson, dans son *De Spatio Reali* que Toland a lu et même commenté, fait la distinction entre les *panthéistes* et les *matérialistes* athées. Selon lui, les premiers professent qu'il n'existe qu'une seule substance matérielle et intelligente, tandis que les seconds affirment aussi que seule la matière existe, mais qu'elle est privée de sensibilité et de vie.

32 - Michel Fichant, « Leibniz et Toland : philosophie pour princesses ? », dans *Revue de synthèse*, T. 116, 4<sup>e</sup> S., n<sup>os</sup> 2-3, avril-septembre 1995, *John Toland (1670-1722) et la crise de la conscience européenne*, pp. 421-439.

33 - Excellente synthèse d'Antonella del Prete, *Bruno, l'infini et les mondes*, Paris, PUF, coll. Philosophies, 1999. Intelligence exceptionnelle des racines ésotériques du Nolain, dans Frances A. Yates, *Giordano Bruno et la Tradition hermétique*, Paris, Dervy, 1988, et *Raymond Lulle et Giordano Bruno*, Paris, PUF, coll. Questions, 1999.

34 - Jean Seidengart, « L'infinisme panthéiste de John Toland et ses relations avec la pensée de Giordano Bruno », dans *Revue de synthèse*, T. 116, 4<sup>e</sup> S., n<sup>os</sup> 2-3, avril-septembre 1995, *John Toland (1670-1722) et la crise de la conscience européenne*, pp. 315-343. Cf., aussi, Jean Rochi, *Giordano Bruno après le bûcher*, Bruxelles, éditions Complexe, 2000, pp. 261-264.

35 - Sur les racines ésotériques de la révolution scientifique du XVII<sup>e</sup> siècle en Europe, cf. la remarquable synthèse de Paolo Rossi, *Aux origines de la science moderne*, Paris, éditions du Seuil, coll. Points Sciences, 2004.

36 - Cf. le remarquable petit livre de Jacqueline Lagrée, *La Religion naturelle*, Paris, PUF, coll. Philosophies, 1991, qui réserve à Toland une place centrale.

37 - Présentation du *Clidophorus*, Paris, Allia, 2002, p. 14.

38 - Christopher Hill, *Le Monde à l'envers*, trad. française, Paris, Payot, 1977, et *The Religion of Gerrard Winstanley*, Past and Present Supplement n<sup>o</sup> 5, repris dans *The collected essays of C. Hill*, t. 2, Brighton, The Harvester Press Limited, 1986. Œuvres de Winstanley : *The Works of Gerrard Winstanley*, édités par G. Sabine, Cornell University Press, 1941, réédité en 1965 ; *The Law of Freedom and other essays*, édités par C. Hill, Penguin Books, 1974, réédités par the Cambridge University Press, 1983. Référence intéressante, à propos du panthéisme républicain de Toland, dans : Ann Thomson, « Existe-t-il un républicanisme panthéiste au XVIII<sup>e</sup> siècle ? », colloque *La République et l'idée républicaine en Grande-Bretagne*, Aix-en-Provence, 15 et 16 novembre 2002, E-REA (revue électronique, Université d'Aix-en-Provence), 2003.

39 - John Rogers, *The Matter of Revolution. Science, Poetry and Politics in The Age of Milton*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1996.

40 - Déiste à tendance athéiste, platonicien et républicain, éduqué par Locke, édité par Toland, inspirateur de Hume, Leibniz, Voltaire, Diderot, puis Kant, Anthony Ashley Cooper, troisième comte de Shaftesbury (1671-1713), a l'optimisme de croire en la vertu morale de l'organisation naturelle du monde. Il n'a, par ailleurs, qu'un objet d'horreur : le fanatisme (ou « enthousiasme ») religieux. Cf. Diderot & Shaftesbury, *Essai sur le mérite et la vertu*, éd. bilingue, Paris, éditions Alive, 1998, et Shaftesbury, *Lettre sur l'enthousiasme*, Paris, Le Livre de Poche, 2002.

41 - Saint-Évremond, *Écrits philosophiques*, Paris, éditions Alive, 1996.

42 - Cf. l'article fondamental de Pierre Lurbe, « John Toland et l'épicurisme », dans *Spinoza, Épicure, Gassendi*, revue *Archives de philosophie*, tome 57, cahier 3, juillet-septembre 1994, pp. 559-573.

43 - Sur cet immense domaine, où les fausses routes sont si vite suivies, se reporter premièrement aux très solides travaux de Françoise Bonardel, d'Antoine Faivre, de Pierre A. Riffard et de Frances A. Yates.

44 - Pierre Lurbe, « Clidophorus et la question de la double philosophie », dans *Revue de synthèse*, T. 116, 4<sup>e</sup> S., n<sup>os</sup> 2-3, avril-septembre 1995, *John Toland (1670-1722) et la crise de la conscience européenne*, pp. 377-398.

Sur la lignée ésotérique à l'aube des Temps modernes : Régis Blanchet, *Les Collèges d'Oxford au XVII<sup>e</sup> siècle. Le refuge des initiations occidentales. Rose-Croix, tradition celtique, Franc-maçonnerie*, Tomes 1 et 2, *Le Jardin des Dragons* n<sup>os</sup> 12 et 13, Rouvray, éditions du Prieuré, 1994. Dans la même veine érudite, et toujours sur l'importance de l'ésotérisme ou de l'hermétisme aux XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, se référer aux considérables travaux d'Alexandre Koyré sur Jacob Boehme, de Serge Hutin sur Henry More, Robert Fludd et les néo-platoniciens de Cambridge, de Frances A. Yates sur Giordano Bruno, de Paolo Rossi sur Lulle et les origines hermétiques de la science moderne, de Bernard Gorceix sur Paracelse, de Françoise Bonardel sur l'alchimie et de Roland Edighoffer sur Andreae et les Rose-Croix.

Henri Atlan et Roger-Pol Droit reconnaissent aussi les influences ésotériques de la Kabbale (qualifiée d'« immanentiste » et de « panthéiste »), de Raymond Lulle, de Jacob Boehme et de Pic de la Mirandole sur Spinoza et même Leibniz (dans *Chemins qui mènent ailleurs*, Paris, Stock, coll. Les Essais, 2005).

45 - À propos des rapports féconds de Toland avec la toute nouvelle franc-maçonnerie « moderne », Régis Blanchet, à la suite d'Albert Lantoin et de Margaret C. Jacob, a donné les meilleures informations et développé les arguments les plus complets. Cf. ses remarquables *Le Panthéisme maçonnique*, Rouvray, Les éditions du Prieuré, 1994, et *John Toland (1679-1722), un des Modernes...*, Rouvray, Les éditions du Prieuré, coll. Le Jardin des Dragons, 1996.

46 - Partie I, « Des sociétés des savants... », chap. XVI.

47 - « Sociétés secrètes philosophiques à l'aube des Lumières : panthéistes et naturalistes », dans *La Face cachée des Lumières. Recherches sur les manuscrits clandestins de l'Âge classique*, Paris et Oxford, Universitas et Voltaire Foundation, 1996, p. 197.

48 - Margaret C. Jacob, *Living the Enlightenment. Freemasonry and Politics in Eighteenth Century Europe*, Oxford, Oxford University Press, 1991 ; trad. française : *Les Lumières au quotidien. Franc-maçonnerie et politique au siècle des Lumières*, Paris, À L'Orient, 2004 , pp. 185-194.

49 - Les *Constitutions d'Anderson* (2<sup>e</sup> édition, 1738) rapportent ainsi l'événement : « Après la fin de la rébellion (*anno Dei* 1776), les quelques loges de Londres (...) trouvèrent bon de s'unir sous la direction d'un Grand-Maître, comme un centre de fraternité et d'harmonie. C'étaient : 1- Celle qui se réunissait *À l'Oie et au Gril*, cabaret dans Saint-Paul's

Churchyard ; 2 - celle qui se réunissait *À la Couronne*, cabaret dans Parker's Lane, près de Drury Lane ; 3 - celle qui se réunissait *Au Pommier*, taverne dans Charles Street, Convent Garden ; 4 - celle qui se réunissait *Au grand Verre et à la Grappe*, taverne dans Channel Row, à Westminster. Ces ateliers, ainsi que quelques anciens Frères, se réunirent au *Pommier*, où ils se constituèrent immédiatement en due forme en Grande-Loge (...). Ils prirent la décision de tenir une Assemblée annuelle avec fête et de choisir à cette occasion, dans leur sein, un Grand-Maître, jusqu'au moment où ils auraient l'honneur de posséder à leur tête un frère noble. À la Saint-Jean-Baptiste de la troisième année du règne de Georges I<sup>er</sup> (*anno Dei* 1717), l'Assemblée et la Fête des Maçons libres et acceptés eurent lieu à la susdite taverne de *l'Oie et du Gril*. (...) C'est cette réunion du 24 juin 1717 qui marque la *création de toute la Maçonnerie anglaise moderne*. Cette Grande-Loge devait se prévaloir de ses privilèges pour s'ériger successivement en Grande-Loge d'Angleterre, puis en Mère Grande-Loge du Monde.» Cf. Robert-Freke Gould, *Histoire abrégée de la Franc-maçonnerie*, Paris, chez Jean de Bonnot, 1997, pp. 311-312.

50 - Sur l'étonnante érudition celtique de Toland, dont témoigne son *History of the Druids* (éd. posthume, Londres, 1726), et l'influence fondamentale de cette culture sur sa philosophie : Alan J. Harrison, « Sur les origines celtes de John Toland », dans *Revue de synthèse*, T. 116, 4<sup>e</sup> S., n<sup>os</sup> 2-3, avril-septembre 1995, *John Toland (1670-1722) et la crise de la conscience européenne*, pp. 345-355.

51 - Le grand livre sur Newton alchimiste : Betty J. Teeter Dobbs, *Les Fondements de l'Alchimie de Newton...*, Paris, éditions de la Maisnie, 1981. Cf. aussi : Michael White, *Isaac Newton, The Last Sorcerer*, London, Fourth Estate Ltd, 1997, et Jean-Paul Auffray, *Newton ou le Triomphe de l'alchimie*, Paris, éditions Le Pommier, 2000.

52 - *The Janus Face of Genius. The Role of Alchemy in Newton's Thought*, Cambridge, London, New York, Melbourne, Cambridge Univ. Press, 1991.

53 - Charles Porset, *Les Philalèthes et les Convents de Paris. Une politique de la folie*, Paris, Honoré Champion, 1996.

54 - Nous suivons la lettre « To Mr. \*\*\*\*\* », publiée dans *An Historical Account of the Life of Mr. John Toland...*, sans lieu, vers 1730.

55 - Pour Voltaire, l'auteur du *Pantheisticon* mérite de figurer dans un panthéon philosophique de haute lignée : « Ce n'est ni Montaigne, ni Locke, ni Bayle, ni Spinoza, ni Hobbes, ni milord Shaftesbury, ni M. Collins, ni M. Toland, etc., qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie... », écrit l'exilé de Londres, dans sa treizième des *Lettres philosophiques*. Toland ne peut se trouver en meilleure compagnie !

Une historiographie réactionnaire a souvent exagéré les contradictions philosophiques qui auraient opposé Voltaire aux amis du baron d'Holbach, cette « coterie » ou « synagogue » dont d'Alembert et surtout Diderot furent les meilleurs piliers. Très tôt « converti » au newtonisme, c'est-à-dire dès le début des années 1730, notamment par Maupertuis et Mme du Châtelet, Voltaire développe progressivement un « matérialisme déiste » profondément épicurien et discrètement spinoziste, qui le rend très proche, et donc faussement critique, du matérialisme vitaliste, certes athée, du baron d'Holbach et de ses compagnons. En témoigne la modération et la prudence avec lesquelles il dispute, par une

correspondance considérable, contre *Le Système de la nature, ou Des lois du monde physique et du monde moral* (Londres, 1770) du baron d'Holbach.

La lecture appréciée de Toland, dès son séjour en Angleterre (1726-1728), a certainement favorisé l'accord essentiel de Voltaire avec le matérialisme, qu'il soit déiste ou athée. Sur tout ceci, cf. Voltaire, *Lettres philosophiques ; Derniers écrits sur Dieu* (Paris, Flammarion, coll. GF, 2006), dont la remarquable présentation par Géhardt Stenger offre une mise au point définitive, après les révélations de Norman L. Torrey quant aux annotations du philosophe français sur les ouvrages des déistes anglais (*Voltaire and the English Deists*, New Haven, 1930).

56 - Justin Champion, « Publiés mais non imprimés : John Toland et la circulation des manuscrits. 1700-1722 », dans *La Lettre clandestine* n° 7, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1998, pp. 301-341.

57 - Julien Offray de la Mettrie (1709-1751), médecin, libertin, philosophe, lecteur des manuscrits clandestins des libres penseurs britanniques, développe, à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (*L'Homme machine*, Leyde, 1747, et *L'Homme plus que machine*, Leyde, 1748), un « matérialisme radical », ou « vitalo-mécanisme », qui fait fortement écho à celui de Toland, et en conçoit, de même, une convaincante éthique du bonheur. Cf. Claude Morilhat, *La Mettrie, Un matérialisme radical*, Paris, PUF, 1997, et la présentation de *La Mettrie, L'Homme plus que machine*, Paris, Payot & Rivages, 2004, par Lydie Vaucouleur.

Dans son beau livre sur Toland (Paris, 1927), Albert Lantoine dessine aussi une très rapide généalogie du panthéisme (pp. 106-110) : Anaximandre, Aristote, Apulée, Scot-Érigène, Abélard, Amaury, Socin, Giordano Bruno, Vanini, Bayle, Spinoza...

Selon cette longue tradition, le lien de l'homme au cosmos est donc organique et symbolique. Les géomètres et architectes de l'Antiquité, puis les tailleurs de pierre des cathédrales médiévales, les francs-maçons, enfin, n'ont cessé de l'affirmer par leurs travaux ésotériques (ésotériques, entre autres, pour éviter les bûchers de l'Inquisition). Le théosophe Rudolf Steiner a bien résumé, dans une conférence, le 2 décembre 1904, cette chaîne d'union éminemment pythagoricienne : « Si vous prenez les pyramides d'Égypte dans leurs mensurations, elles sont en rapport avec certaines mesures de la sphère céleste, avec les distances des étoiles dans le firmament. Toute la configuration du ciel a été imitée en de tels édifices. (...) Ce rythme mystérieux qui se voit dans le spectacle des étoiles, (...) les architectes des temps originels l'ont inscrit dans leurs édifices, parce qu'ils bâtissaient en s'inspirant de l'univers. (...) Le véritable Art royal (...) résulte déjà des grands symboles de l'astronomie. Ainsi vous avez une idée de ce qu'était la Franc-maçonnerie. »

58 - Gustave Cohen, *Le Séjour de Saint-Évremond en Hollande et l'entrée de la pensée de Spinoza dans le champ de la pensée française*, Paris, 1926 : « Dans l'humble et méditatif solitaire de Ryneburg et de Stille Veekade (Spinoza), le libertinage français, qui n'est encore que velléité de libération, impatience de la règle et révolte contre le dogme, en un mot fronde spirituelle, cherche et pense avoir trouvé le théoricien de son impiété, le métaphysicien qui en fonde en raison et en traduit en doctrine la tendance la plus profonde. »

59 - *Éthique*, « Démonstration » de la « Proposition 8 », Partie IV – « De la servitude humaine ». Intéressante nouvelle traduction de Robert Misrahi, Paris et Tel-Aviv, éditions de l'Éclat, 2005, p. 232.

60 - Cf. Jacques Roger, *Buffon*, Paris, Fayard, 1989, p. 71, et Jean Piveteau, « Buffon et le transformisme », dans *Précurseurs et fondateurs de l'évolutionnisme, Buffon - Lamarck - Darwin*, Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, 1963.

61 - Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières, 1770-1820*, Paris, PUF, 1988, pp. 161 et suivantes.

62 - Pierre Naville, *D'Holbach et la philosophie scientifique au XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1967, pp. 208 et suivantes.

63 - Diderot cite le nom de Toland, aux côtés de ceux de Voltaire et Locke, en fin de ses *Observations sur Hemsterhuis* (1773). C'est Lester G. Crocker (« John Toland et le matérialisme de Diderot », dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1953) qui a révélé l'influence décisive des quatrième et cinquième *Lettres à Serena* sur Diderot, à partir de 1765, quant à l'évolution de sa philosophie vers l'idée d'une matière animée par une énergie consubstantielle et en perpétuelle renaissance. Yvon Belaval ne doute pas non plus de cette influence, dans son étude « Sur le matérialisme de Diderot » (1966).

Jean-Claude Bourdin a parfaitement montré comment le matérialisme de Diderot mobilise les concepts d'*uni-totalité* du monde et d'*enchaînement universelle* des phénomènes (dans *Diderot, Le matérialisme*, Paris, PUF, coll. Philosophies, 1998, pp. 56 et suivantes), concepts éminemment hermétiques et essentiels chez Toland. Cette métaphysique vitaliste trouve son ultime justification dans le célèbre argument de l'assimilation du minéral par le végétal, puis du végétal par l'animal... L'unité de la matière et sa *sensibilité* générale sont ainsi posées selon l'ancienne théorie des transformations, pour ne pas dire des « transmutations ». (*Ibidem*, pp. 83 et 84).

64 - Diderot, *Œuvres*, t. 1, *Philosophie*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1994, p. 631.

65 - Élisabeth de Fontenay, *Diderot ou le matérialisme enchanté, Essai*, Paris, Grasset, 1981, p. 20.

66 - Pierre Lurbe, « Les traductions françaises du *Pantheisticon* de John Toland », dans *La Lettre clandestine* n° 3, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1994.

67 - Nicastro et Iofrida (Pise, 1996, pp. 76-77) n'ont recensé que 17 exemplaires du tirage A de l'édition originale du *Pantheisticon*, dont seulement deux en France.

68 - Pierre Lurbe, « La question de la traduction française du *Pantheisticon* de John Toland », dans Antony McKenna et Alain Mothu (dir.), *La Philosophie clandestine à l'Âge classique*, Paris et Oxford, Universitas et Voltaire Foundation, 1997, pp. 353-365.

69 - Pierre Lurbe, *Ibidem*, p. 363.